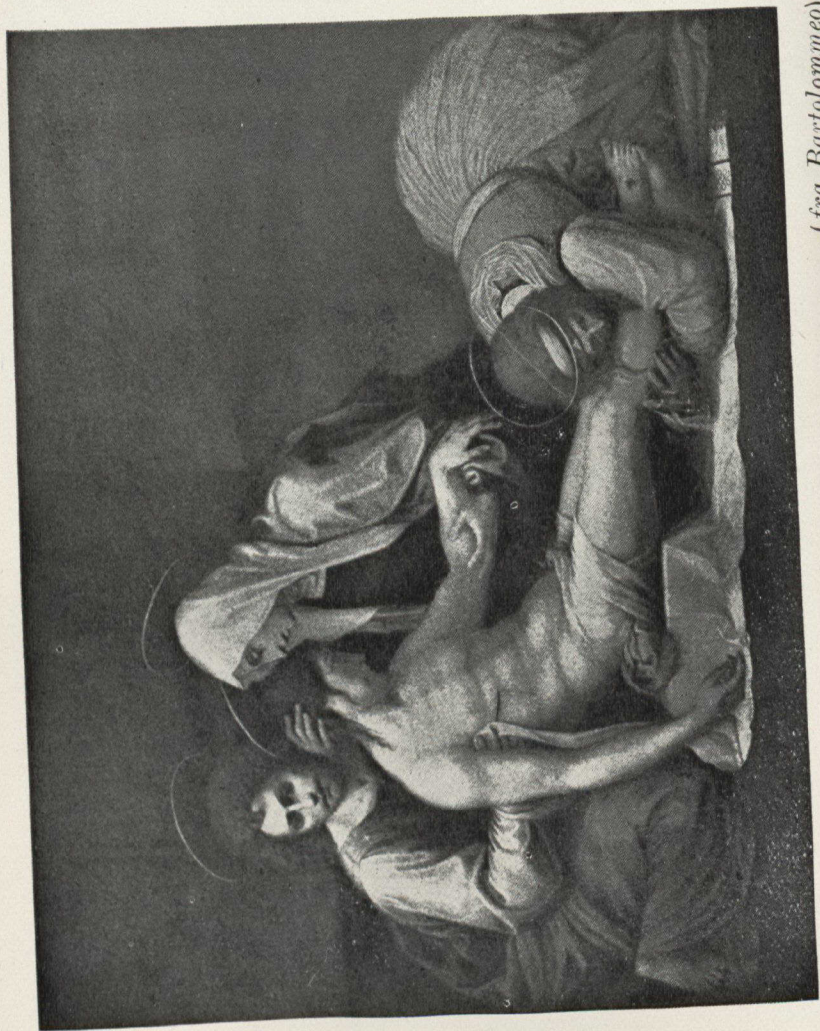


PAGES
MANQUANTES



DEPOSITION DE LA CROIX

(fra Bartolomeo)

Mars



OUS la neige où rien n'apparaît
On dirait que la glèbe hiverne :
Mais l'oreille pourtant discerne
Les rumeurs d'un travail secret.

L'influence d'En-Haut pénètre
Sa féconde stérilité,
Où d'une autre Fécondité
Le mystère se fait connaître.

Du silence passant au bruit,
Tout s'éveille d'un rêve austère :
Car le Ciel a béni la terre,
Et la terre a donné son Fruit.

H. MARIENLOB.



LES AFFAIRES DE FRANCE (1)

LA VRAIE SITUATION

POURQUOI IL EN FAUT PARLER



TOUT le monde parle des affaires de France et tout le monde en doit parler. Ce qui se joue de l'autre côté de l'Océan, ce n'est pas seulement le sort d'une nation qui a été grande et glorieuse entre toutes les nations chrétiennes, c'est l'avenir de l'Eglise catholique et de l'idée chrétienne dans le monde. Je ne veux pas dire que le sort de l'Eglise catholique ou de l'idée chrétienne soit si intimement lié à celui de la France, que celle-ci ne puisse sortir de la société chrétienne sans que le christianisme s'éclipse tout à fait : je l'ai lu déjà, et l'ai entendu dire plus d'une fois, mais c'est une illusion que défend la foi et que contredit l'histoire. L'Eglise catholique a conquis le monde avant que fût forgée l'épée de Clovis et de Charlemagne, et l'idée chrétienne n'a pas rayonné avec un éclat moins triomphant au siècle

(1) A la demande d'un certain nombre de nos abonnés, nous sommes heureux de reproduire un article paru dans le numéro de janvier de "La Nouvelle-France", sous le titre "Erreurs et Préjugés", et signé : Raphaël Gervais. L'auteur et le directeur de "la Nouvelle-France" ont bien voulu permettre cette reproduction dans "Le Rosaire"; nous leur en exprimons notre respectueuse gratitude. — N. de la R.

d'Athanase, de Chrysostome et d'Augustin, qu'aux jours de saint Louis et de Louis XIV. La France n'a pas été choisie de Dieu pour être la mère de l'Eglise, mais pour être sa fille aînée ; ce n'est pas elle qui a fait l'Eglise et le triomphe de l'idée chrétienne : c'est l'Eglise qui l'a faite par ses moines et par ses évêques plus encore que par ses princes et ses chevaliers ; c'est l'idée chrétienne qui a fait l'âme de la France et l'a trempée pour toutes les conquêtes de l'apostolat, pour tous les triomphes de la civilisation et de la charité chrétienne. Plus qu'aucune nation qui soit au monde la France doit tout à l'Eglise catholique et à l'idée chrétienne, et pour elle, — l'histoire le dira — l'apostasie, si elle se consomme, ne sera pas un parricide seulement, mais un suicide. Une France, qui ne sera ni catholique, ni chrétienne, saura-t-elle pour un temps éblouir le monde de l'éclat de sa civilisation, de sa richesse et de sa puissance ? Rien n'est moins assuré, encore que Dieu par un juste châtiment puisse lui permettre d'être pour quelques années le scandale du monde au lieu d'en être la pitié. Mais cette France nouvelle faite de richesses matérielles, de joies sans mœurs, de science sans âme et de vie sans Dieu, ne sera plus la France apostolique et chevaleresque chère à toute âme catholique et à tout cœur chrétien, qui autant sinon plus qu'aucune autre nation baptisée a bien mérité de Jésus-Christ et du genre humain, et conquis en tous les siècles le respect du monde et l'admiration de ses ennemis. Elle deviendra avant un siècle un peuple de viveurs et d'égoïstes, qui s'affaissera sous le poids du mépris universel et de sa propre corruption, un peuple de sophistes, de bavards, d'histrions et de cuisiniers. Mais, quoi qu'il arrive, l'Eglise catholique et l'idée chrétienne n'en seront pas moins fécondes ; elles feront s'il le faut avec des pierres des enfants d'Abraham : elles trouveront quelque nouveau Rémi qui baptisera quelque nouveau Clovis venu peut-être des glaces du Nord ou de la Chine et du Japon. Si elles ne baptisent plus des rois, elles baptiseront des peuples, et sans l'épée de la France et sans le verbe de ses apôtres, l'Évangile continuera d'être la lumière du monde et la vie du genre humain. Donc ne craignons pas pour l'Eglise : elle a les promesses de la vie éternelle. Il lui faut dans le monde des instruments de règne et de conquête : aucun ne l'a plus glorieusement servie que la grande nation dont nous nous faisons gloire de descendre et qui reste encore, malgré

l'apostasie des chefs qui la découronnent de toutes ses vraies grandeurs, par un si grand nombre de ses fils, l'honneur de l'Église et la puissance de l'idée chrétienne dans le monde. Il n'est pas sûr que Dieu veuille la rejeter ; peut-être — et nous l'espérons et il faut le lui demander — ne la met-il dans la fournaise ardente que pour la retremper pour de plus importants triomphes et de plus glorieuses conquêtes. Mais si l'épée se fond dans la fournaise, Dieu en trouvera une autre à son heure, et ce n'est pas l'Église qui y perdra.

Toutefois, si le sort définitif de l'Église et le triomphe final de l'idée chrétienne ne sauraient faire de doute pour l'âme du croyant, ceux qui verront la lutte et seront appelés à leur part de combat pour la plupart ne jouiront pas de la victoire. La mêlée promet d'être terrible et de durer longtemps. Tout indique que la bataille engagée en France n'est qu'un combat d'avant-garde, qui sera suivi bientôt peut-être d'un engagement général dans tous les pays chrétiens.

D'abord l'inspiration de la lutte présente est manifestement satanique. Elle ne s'acharne pas au catholicisme seulement et à son organisation sociale, elle ne veut pas seulement détruire son influence sur les mœurs publiques, — l'éminent cardinal Gibbons l'a fait parfaitement ressortir dans des réflexions qui ont justement mérité l'attention de tous les pays civilisés, — elle s'attaque à l'idée religieuse, à Dieu lui-même, quelque idée qu'on s'en fasse. Ce n'est pas de France seulement que l'on veut chasser toute influence de Dieu et toute idée de Dieu, c'est de tous les pays chrétiens et du monde entier. Les hommes qui ont entrepris de débaptiser la France sont les moins français des Français. Ce n'est pas à une œuvre nationale qu'ils travaillent avec un patriotisme aveugle, mais préoccupé avant tout du bien du pays qu'ils dominent et qu'ils gouvernent. Peu leur importe que la France soit française ou cosmopolite : ce qu'ils veulent avant tout, c'est qu'elle ne soit pas catholique, pour n'être plus chrétienne, et enfin pour n'avoir plus aucune idée religieuse. Une nation grande, glorieuse, prospère, forte par de robustes vertus, la noblesse des sentiments et la passion de la gloire et de l'idéal, ils ne s'en soucient plus : pas de religion et pas de Dieu, cela leur suffit.

Or ne nous faisons pas illusion : si la France devient athée comme ceux qui la gouvernent, elle le sera passionnément ; elle sera la fille aînée de l'athéisme comme elle a été

la fille aînée de l'Église. Le Français est né apôtre et soldat : rien n'est audessus de son zèle ni de son courage, pour l'erreur et le mal, hélas ! comme pour le bien et la vérité. Satan le sait, et c'est pourquoi il s'acharne non seulement à tarir dans la France catholique l'une des sources les plus fécondes de l'apostolat chrétien, mais à faire de la France déchristianisée son meilleur instrument de règne et de conquête. Il mettra ailleurs peut-être le siège de ses conseils et la direction suprême de son action ; mais c'est en France sûrement, à Paris, qu'il établira lui aussi son séminaire des missions étrangères. Nous en savons quelque chose.

D'où nous vient presque toute la canaille intellectuelle de notre pays ? De France et de Belgique. Ceux qui n'y sont point nés se sont formés dans des livres venus de France, au contact de l'incrédulité française, ou pour un bon nombre sont allés chercher à Paris le libertinage de l'esprit avec celui des mœurs. D'où nous viennent parfois jusque dans des chaires de haut enseignement catholique ces doctrines apparentées au matérialisme et ces leçons fortement teintées d'indifférence religieuse ? D'où nous viennent tant d'articles de journaux d'inspiration protestante ou libre-penseuse, qui dans nos feuilles catholiques de nom et de prétention trompent déplorablement l'opinion, ou du moins ne lui donnent jamais le vrai sens et la vraie portée des événements qui intéressent la vie de l'Église ? D'où nous est venue surtout cette armée de francs-maçons — ils sont maintenant sept à huit cents dans la seule région de Montréal, et pas seulement comme autrefois des innocents aveuglés sur les intentions de leurs chefs, mais des missionnaires actifs et zélés des idées irréligieuses et anti-chrétiennes, qu'on retrouve au fond de toutes les entreprises publiques et privées de scandale, de libertinage et de démoralisation ? Ce sont des nôtres en plus grand nombre, direz-vous : oui, mais dressés à l'impiété et à la propagande maçonnique par la canaille française à Paris et à Montréal.

Ne soyons pas alarmistes, mais ne fermons pas les yeux. Les catholiques qui nous viennent de France et de Belgique nous prédisent volontiers pour un avenir très prochain des persécutions religieuses semblables à celles qui désolent la France et menacent les autres pays d'Europe. Le mal est à nos portes sûrement, il fait des efforts immenses et sournois pour s'emparer des esprits et de l'opinion,

c'est incontestable. Mais si la lutte et la réaction sont nécessaires, elles sont possibles. Et ce qui nous rassure, c'est que d'une part, ces prophéties faites depuis trente ans ne semblent pas plus près qu'alors de leur réalisation, et que de l'autre, si le mal est plus puissant, plus acharné et mieux organisé surtout, l'opinion catholique est sinon plus active au moins quelque peu réveillée de sa mortelle sécurité.

Mais ce n'est pas tout d'ouvrir les yeux, il faut agir. Il ne faut pas attendre que le fleuve ait débordé et tout envahi pour élever les digues et les fortifier. Profitons de l'expérience des autres pays. Les moyens qu'ils prennent pour combattre le mal et le refouler, prenons-les pour le prévenir : d'autant que nous avons dans les mœurs chrétiennes de notre peuple catholique, dans l'esprit de la population du pays et de notre constitution, des ressources précieuses et des points d'appui très solides pour la lutte et la résistance.

Commençons par le commencement. Ne laissons pas tromper l'opinion sur les affaires religieuses de France, parce que ses affaires au fond sont les nôtres et celles du monde entier. Ce qui est en question dans notre ancienne mère-patrie, ce n'est pas seulement le droit de l'Église catholique de posséder des biens temporels nécessaires à ses œuvres, sauf les réserves nécessaires à l'ordre et à la paix publique, ce n'est pas seulement le droit de se gouverner et de s'administrer librement dans la sphère des intérêts spirituels, sans aucune entrave ni intervention arbitraire d'un pouvoir qui ne connaît pas Dieu : c'est pour toute âme humaine le droit de croire en Dieu, de l'aimer, de le servir, d'accomplir librement et parfaitement tous les devoirs sacrés de la famille et de la société, comme ceux de la religion.

Il faut que l'opinion soit renseignée exactement. Ce que l'éminent cardinal Gibbons a fait avec tant de sagesse et d'autorité pour éclairer tous les chrétiens des États-Unis, c'est à nous tous de le faire, catholiques qui tenons une plume ou portons une parole autorisée à une tribune quelconque ou dans le cercle plus restreint d'une conversation de club ou de salon. C'est dans ces heures de lutte que toute parole doit être un glaive et toute plume une épée.

Il nous faut bien comprendre que le meilleur moyen de prémunir notre peuple contre le mal de France, c'est de lui faire connaître exactement — non par antipathie, mais par zèle, par patriotisme chrétien qui met la patrie des âmes

au-dessus des intérêts et des sympathies naturelles. Quelques-uns de nos frères catholiques venus de France ne l'ont pas toujours assez compris. Trop préoccupés de l'honneur et du prestige de leur pays, ils ont trop facilement excusé ou atténué les crimes des malfaiteurs politiques qui perdent leur patrie et qui s'acharnent à la débaptiser depuis trente ans. Ils n'ont pas assez compris que cette inopportune et aveugle bienveillance ne s'inspirait ni d'une charité de bon aloi ni d'un vrai patriotisme, mais qu'elle était parmi nous un étonnement pour les sages et un scandale pour les simples.

Qu'ils nous permettent de le leur dire en toute sincérité et toute bienveillance : ils peuvent peut-être mieux que personne combattre et enrayer le mal que font au milieu de nous la franc-maçonnerie, la mauvaise littérature et la propagande d'impiété, à la condition que, au lieu de chercher à nous tromper, ils nous éclairent sur la gravité du mal qui dévore la France et la perdra, si Dieu n'a pas pour elle des miséricordes qu'il n'a faites encore à aucune autre nation. Qui sait si la tempête qui les a jetés en grand nombre sur nos rivages ne les y a pas amenés pour cette œuvre d'apostolat et de préservation à laquelle personne ne devrait être aussi bien préparé !

Au moins, s'ils ne le font pas, s'il leur est peut-être trop pénible et douloureux de s'y condamner, qu'ils aient le courage chrétien de supporter sans indignation sinon, sans tristesse, ceux des nôtres qui s'acquittent de ce devoir envers l'Eglise et envers leur pays, et qu'ils n'entreprennent ni de les déconsidérer ni de les décourager. Aussi bien risqueraient-ils d'y perdre non seulement leur temps, mais des sympathies que leur méritent justement leurs vertus comme leurs infortunes, et de donner une idée défavorable et peut-être injuste de leur catholicisme.

Je laisse à d'autres de dire si un grand nombre de catholiques de France n'ont point préparé, sans s'en rendre compte, par leur aveuglement, les maux extrêmes dont ils souffrent. Ce que je sais et ce qu'il faut dire, c'est qu'aveugler l'opinion des autres pays chrétiens et ne pas l'éclairer sur les événements qui se passent en France, sur leur portée véritable et sur leurs vraies causes, c'est faire le jeu de la franc-maçonnerie et de l'impiété et préparer le même succès à la guerre contre Dieu et contre toute idée religieuse.

Il faut que notre peuple sache — non pour détester la France, mais pour prier pour elle et ne pas entrer dans ses voies — que ce grand et noble pays est aux mains d'une horde de voleurs, de sacrilèges et de blasphémateurs comme le monde n'en a jamais entendus. Il faut qu'il sache que par un brigandage légal ces successeurs des pillards de '93 ont mis, sans provocation aucune, leur main sacrilège sur les biens que l'Église avait acceptés avec un généreux désintéressement comme une compensation presque dérisoire pour les revenus dont on l'avait injustement spoliée. Il faut qu'il sache que les biens librement donnés à Dieu pour son culte ou pour ses pauvres sont confisqués au nom de l'État pour aider à la propagande de l'irréligion et de l'immoralité, pour élever les enfants dans la haine de toute religion, et organiser des hôpitaux où ni Dieu ne puisse entrer, ni les derniers secours de sa grâce pour les mourants. Il faut qu'il sache que ces sacrilèges, après avoir dépouillé de toutes ressources les prêtres et les religieuses, condamné à la misère et à l'exil ces femmes héroïques et ces hommes dont tout le crime est d'avoir renoncé à tout en ce monde pour instruire les ignorants, donner un asile à ceux qui n'en ont pas, nourrir les pauvres et soigner les malades et les infirmes, ont encore la prétention de faire taire sur les lèvres des chrétiens la louange publique du sacrifice solennel, et sur les lèvres du prêtre la parole que Dieu y a mise pour le salut du genre humain. Il faut qu'il sache que ces impies se vantent d'avoir éteint au ciel toutes les lumières qui consolent et dirigent l'homme ici-bas, et prêchent au peuple que le premier devoir envers Dieu c'est la désobéissance.

Il faut qu'on le dise parce qu'il faut qu'on le sache, les catholiques qui parlent et qui écrivent aujourd'hui sur les affaires de France en plaidant les circonstances atténuantes pour les persécuteurs ne sont pas seulement des ignorants ou des sots ; s'ils ne sont pas inconscients, ils sont traîtres au Pape et à l'Église et se rangent parmi les ennemis de ces catholiques de France qui s'appriètent à soutenir héroïquement l'une des plus grandes, et il faut l'espérer, l'une des plus fécondes luttes de la foi chrétienne.

Ce n'est pas le lieu, et je n'en aurais ni le temps ni l'espace, de faire l'histoire de cette persécution, la plus insidieuse peut-être et la plus hypocrite et l'une des plus longuement et savamment préparées que connaisse l'histoire. Mais il n'est pas permis à un publiciste catholique — ou

simplement chrétien — d'ignorer où elle a tendu dès le premier jour comme aujourd'hui. Il a fallu l'inépuisable mansuétude de l'Église et son inlassable patience pour retarder si longtemps, trente ans bientôt, l'éclat de la lutte et de la résistance ouverte. Il a fallu aussi que ce grand pays de France fût assez perdu de mœurs et d'idées pour supporter au pouvoir des hommes si complètement délivrés de tout sens chrétien, de tout honneur et de tout respect du droit des gens. Ce n'était pas trop de trente ans de littérature immonde, de presse impie et d'écoles sans Dieu, pour que la majorité du peuple français ait oublié ce qu'est la France.

Surtout n'oublions pas, nous catholiques, que cette guerre ouverte à Dieu a commencé par ce mot d'ordre hypocrite : " Le cléricisme, voilà l'ennemi ". — " Le cléricisme ", disait-on, non le catholicisme, moins encore le christianisme. Dans notre pays on dit en anglais : " La hiérarchie ". Et remarquons que les publicistes qui vaticinent volontiers sur les affaires d'Europe et qui gazent autant qu'ils le peuvent la persécution qui sévit en France, sont les mêmes qui réclament le droit d'enseigner et de diriger l'opinion publique à leur guise, sans tenir compte de la direction des pasteurs de l'Église, et crient volontiers en petit comité contre ce qu'ils appellent déjà " la domination cléricale ".

Il est permis à des " catholiques par accident " qui se croient et réclament le droit de discuter les affaires religieuses avec " la hiérarchie ", comme de bons protestants, de ne rien comprendre à l'attitude de l'Église. Mais tout catholique qui n'ignore point absolument le catéchisme et l'histoire de l'Église sait bien qu'on ne peut pas distinguer sérieusement entre le Pape et l'Église, e tre l'Église et le catholicisme, entre le catholicisme et l'idée chrétienne. Qui n'est pas avec le Pape n'est pas avec l'Église, qui n'est pas avec l'Église n'est pas pour le catholicisme et pour l'idée chrétienne. C'est un renégat, inconscient peut-être, un ennemi déguisé peut-être à ses propres yeux, mais instinctif, qui sera toujours le premier à vendre les intérêts sacrés du peuple catholique pour moins de trente deniers.

C'est le devoir de tout journal catholique de renseigner exactement l'opinion sur la portée des événements religieux de France, parce que la guerre faite à l'Église en France sera bientôt entreprise et menée dans tous les autres pays. Et comme le succès n'est possible que si l'on donne

le change à l'opinion, si l'on accrédite les persécuteurs et si l'on réussit à semer la haine et la défiance de l'Église, il faut lutter contre cette campagne universelle de mensonge et de calomnie menée par la franc-maçonnerie du Canada comme des autres pays.

Non seulement c'est le devoir des publicistes catholiques de mettre dans tout son jour l'iniquité et la mauvaise foi des persécuteurs de toute idée chrétienne, mais un homme qui se croit digne de diriger en un sens l'opinion catholique devrait étudier à fond et signaler les causes principales du mal religieux en France surtout, parce que c'est la France qui influe davantage sur nous et sur toute la civilisation latine, pour nous aider à nous en préserver. Le mal, tous ceux qui sont borgnes seulement et pas complètement aveugles le peuvent voir aujourd'hui ; mais les causes véritables du mal, les sages seuls et les publicistes sérieux et réfléchis les pourraient indiquer avec des remèdes. Ils ne sauraient rien faire de plus vraiment utile à l'Église et au peuple catholique de notre pays.

Et sans m'engager dans une prophétie que ne réaliseraient peut-être pas au gré de nos espérances des événements qui dépendent du seul bon vouloir de Dieu, j'ose dire que dans une étude de ce genre, même nécessairement incomplète, nos frères les catholiques de France trouveraient mieux que d'inefficaces sympathies, si ardentes soient-elles. Ils puiseraient là un encouragement et un puissant motif d'espérance. La tourmente de la grande révolution a préparé cette magnifique efflorescence de l'Église en France au dix-neuvième siècle : qui pourrait dire et qui n'oserait espérer que l'orage présent ne prépare point une renaissance plus glorieuse encore, si ce n'est de la France catholique, au moins de l'Église catholique en France, avant la première moitié du vingtième siècle ?

RAPHAEL GERVAIS.



Hymnes de la Fête de Saint-Thomas d'Aquin

(LITURGIE DOMINICAINE)

TRADUITES EN VERS DE MÊME MÈTRE

A VÊPRES

Exultet mentis júbilo....



DANS la louange et l'allégresse,
L'Église exulte et voit s'enfuir,
Nuage noir, l'erreur traîtresse,
Un astre nouveau l'éblouir.

Thomas, au vêpre de ce monde,
Répand, en trésors de clarté,
Les grâces dont le ciel l'inonde :
Amour, sagesse et sainteté.

De cette source de lumière,
Le Verbe en éclairs rejaillit ;
Jamais sa règle coutumière,
La Bible, ne lui défailloit.

Resplendissant par sa doctrine,
Illustre par sa pureté,
L'éclat des œuvres l'illumine :
Il rend au monde la fierté.

Louange au Père, au Fils unique,
Comme à l'Esprit substantiel ;
Qu'aux vœux du Docteur Angélique
Il daigne nous ouvrir le Ciel.

AMEN.

A LAUDES

Lauda, mater Ecclesia....

XALTE et loue, ô Mère Église,
Ce glorieux et saint trépas.
La joie au mérite promise,
Le Verbe l'accorde à Thomas.

Fossa-Nova garde en partage
Le châsse du corps précieux ;
Thomas entre en son héritage,
Avec le Christ il règne aux cieux.

Mais sa doctrine sans rivale,
Son corps au tombeau débattu,
L'arôme divin qu'il exhale,
Les maux que guérit sa vertu,

Tout chante sa gloire et l'acclame,
Au Ciel, sur la terre, en tout lieu ;
Que triomphante, sa sainte âme
Paraisse pour nous devant Dieu.

Louange au Père, au Fils unique,
Comme à l'Esprit substantiel ;
Qu'aux vœux du Docteur Angélique,
Il daigne nous admettre au Ciel.

AMEN.

H. MARIENLOB.



LES CATACOMBES

UN COURS DE M. MARUCCHI (1)

I. — IDÉE GÉNÉRALE IMPORTANCE ET VICISSITUDES DES CATACOMBES.



Le soir, à six heures et quart, le professeur Marucchi a commencé ses cours d'Archéologie Chrétienne, en traitant des Catacombes.

Après la petite prière du début, dite à genoux. Mr. Marucchi a parlé tout de suite de son sujet :

Les Catacombes romaines, a-t-il dit, sont le berceau et les archives de l'Église ; c'est là qu'elle a pris naissance ; c'est là qu'elle a consigné sa Foi, son espérance, sa charité, dans les inscriptions et dans le culte rendu à ses premiers martyrs. Les catacombes nous offrent, dans la sculpture, la peinture et l'épigraphe qu'elles livrent à nos découvertes, de sérieux, d'irrécusables témoignages de l'identité de la Foi d'alors avec la Foi d'aujourd'hui.

Mais pardessus tout cela, les catacombes ont été le sanctuaire des restes des premiers martyrs, le séjour des tombeaux des premiers Chrétiens. Hélas ! tant de dévastations qu'elles ont subies au moyen âge, à l'époque de la renaissance, jusque de nos jours, les ont dépouillées de leurs

(1) — La modestie de l'auteur de ces notes nous contraint d'en taire le nom. Elle ne saurait nous empêcher, du moins, de lui exprimer publiquement toute notre reconnaissance.

premiers trésors ; elles n'ont pu nous les livrer dans leur intégrité, ni se montrer à nous telles qu'elles existaient au commencement.

Leurs inscriptions ont été brisées, égarées, transportées au loin, à l'étranger, soit avec d'autres reliques, soit pour que les marbres puissent servir comme matériaux de construction. Les tombeaux même ont été violés, presque tous ont été enfoncés. Les objets décoratifs, les ex-voto, les lampes ont été dispersés en cent endroits. Il est donc bien rare de contempler une galerie des catacombes dans son état premier et intact ; et le visiteur d'aujourd'hui devant tant de débris le constate amèrement. Cette nudité des parois, jadis si pieusement ornementées, fait peine à voir à l'artiste comme au chrétien. A peine de dix à quinze galeries, sur un si grand nombre, sont-elles demeurées intactes ; l'on peut en admirer un des plus beaux modèles aux catacombes de Commodilla.

Néanmoins, de tous les anciens monuments de Rome, les Catacombes sont les mieux conservés ; elles offrent telles quelles la plus féconde matière à l'étude de l'archéologie chrétienne.

L'on devrait, pour être moins incomplet, parler de l'origine des Catacombes, de leur histoire, de tant de publications à leur sujet, des oratoires, des cryptes, des basiliques bâties au-dessus des tombeaux de ces premiers champions de notre Foi.

Voici quelques notions générales sur les Catacombes, avant d'en venir à l'étude spéciale des principales d'entre elles, par exemple de Priscilla, de Domitilla, de S. Calixte.

II. — ANTIQUITÉ ET ORIGINE DES CATACOMBES.

Les Catacombes ont une origine contemporaine de l'origine du Christianisme. Les premiers chrétiens, qui vivaient séparés autant que possible de tout commerce avec les païens, avec les juifs, voulurent reposer loin d'eux, même dans la mort. Ici ou là, cependant, ils eurent peut-être des sépultures mêlées à celles des juifs ; mais l'éloignement était général, et la cause en était d'éviter de prendre part aux rites superstitieux exercés par les païens sur les tombeaux de leurs morts.

C'était pour éviter la crémation, dont ils avaient horreur comme d'un outrage fait aux restes sacrés des défunts, comme d'une négation atténuée de la résurrection des corps, comme d'un mode de sépulture propre aux païens. *Saint Augustin* pouvait donc dire d'eux dans la *Cité de Dieu* (L. c. 13) : " Leurs exemples vénérables font entendre que la Providence de Dieu ne cessé pas de veiller sur les corps de ceux qui sont morts, et que ces devoirs de sépulture lui sont agréables, parce qu'ils sont un témoignage de la foi à la résurrection, *propter fidem resurrectionis adstruendam* " -

III. — MODES DE SÉPULTURE CHEZ LES ROMAINS.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que la crémation eut été la seule manière d'en user avec les restes des morts, avant le Christianisme. Même aux premiers âges de Rome, de *Roma*, la " Ville du fleuve ", étymologiquement, même alors l'inhumation était en usage ; c'est prouvé par la récente découverte que l'on a faite, de la nécropole de la Rome Primitive, au-dessous du forum romain, de celui même que nous visitons et parcourrons si souvent. Dans cette nécropole on trouve des tombeaux qui gardent des preuves de crémation, et d'autres tombeaux qui ont des restes et des preuves d'inhumation. Ce double usage de brûler ou d'enterrer les défunts a duré depuis le 8^e siècle avant Jésus-Christ jusqu'au temps de la République.

Ensuite la crémation seule fut employée, et la preuve en est dans tous ces colomnaires qui bordent la voie Appienne, et dont la destination était de recueillir les cendres et les urnes des corps incinérés. Dès lors il ne se trouve que de rares exemples d'inhumation, comme pour les *Cornelii Scipiones*.

A l'époque des Antonins, c'est-à-dire vers, le 2^{ème} et le 3^{ème} siècle après J.-C., on reprit, dans la société de Rome païenne, l'usage d'inhumer les morts. Ainsi il demeure établi indiscutablement que le mode de sépulture généralement employé, aux origines du Christianisme, dans Rome païenne, ce fut la crémation.

Chez les chrétiens, au contraire, il ne se rencontre pas un seul cas de crémation. Loin d'avoir admis parmi eux le système de brûler leurs morts, les premiers chrétiens y ont

vu une raison de séparation d'avec les païens, jusque dans les lieux de sépulture.

Par le fait même que les païens usaient pour leurs morts de la crémation, ils ont été amenés à posséder, plutôt que des cimetières et des *areae*, des tombeaux de famille, ou des tombeaux personnels. On y déposait les cendres des défunts dans des urnes spéciales. Ils s'élevaient, ces tombeaux, le long des grandes routes qui sortaient des villes, qui sortaient de Rome ; ils en formaient le décor grandiose et solennel.

Telle était surtout la *Via Appia*, la voie appienne, *regina viarum*, la reine des voies romaines, et qui s'en allait jusqu'à Brindisi ; elle était ornée des deux côtés de tombeaux et de mausolées. Et par ces avenues de la mort qui parlaient si fièrement des grands ancêtres, le voyageur entrait dans la cité des vivants, encore pénétré de respect pour les fortes traditions romaines, là-bas inscrites dans la pierre et le marbre, et maintenant vécues sous ses yeux.

Chacun de ces tombeaux romains était situé sur la propriété du défunt, et sans aucun rapport qui le rattachât au tombeau voisin.

Les nécropoles communes sont une idée chrétienne, inspirée par la pensée de la Communion des Saints, comme aussi par le désir de se séparer d'avec les païens. C'est une séparation qui n'était pas facile à réaliser, surtout pour le lieu de la sépulture. La loi interdisait l'inhumation dans l'enceinte des villes ; il fallait bien se presser aux côtés les uns des autres, en dehors des murs.

IV. — ORIGINE DU MOT CATACOMBES.

Les Chrétiens, voulurent du moins désigner leurs nécropoles d'un nom distinctif et nouveau. Ils les ont appelées *cimetières*, de *koinètèrion*, lieu où l'on dort, où l'on repose, dortoir. C'est un terme inventé par les Chrétiens, dans la foi à la résurrection des morts, après ce long sommeil des siècles. C'est un terme dont un pareil sens fut inconnu aux Grecs et aux Latins du Paganisme. Chez les Latins, on ne disait jamais " *cimetière* ", mais on disait : " *sepulchrum*, — *memoria* — *monumentum* — *necropolis* ", pour désigner le champ des morts. Ainsi donc, le mot de

“ cimetièrre ” désignait le lieu des sépultures chrétiennes. On le trouve souvent dans les inscriptions, dans les documents divers, mais jamais on ne trouve le nom de *Catacombes*, pour désigner comme on le fait aujourd'hui les cimetièrres des premiers chrétiens.

Eux, ils n'appelaient pas “ catacombes ” ce que nous, nous appelons “ catacombes ”. Non, pour eux, catacombes, c'est comme le nom propre d'un seul cimetière, celui de S. Sébastien, sur la *via Appia* ; de celui-là l'on disait : le cimetière des catacombes, comme on dit le cimetière du Père-Lachaise, le cimetière du Mont-Royal.

“ *Catacombes* ” se compose de deux mots, l'un grec, l'autre latin, de “ *kata* ”, près de, et de “ *cumba* ”, ou de “ *cubare* ”, reposer ; et, c'était par cette expression que les anciens signifiaient souvent qu'ici ou là reposait un mort : “ *Hic cubant* ”, disaient-ils, pour ci-git, “ *hic jacet* ”. “ *Catacombes* ” signifie donc : près d'un tombeau. Mais près de quel tombeau ? Et pourquoi dans le voisinage de S. Sébastien ? Dire, “ près du tombeau ”, n'est-ce pas marquer un tombeau par excellence, le tombeau par autonomie, le tombeau du chef des apôtres, de S. Pierre, en un mot, et de S. Paul ? Leurs corps, en effet, ont été réunis pendant quelques temps, durant les persécutions de Valérien, dans cette vieille église de S. Sébastien, dans la *Platonica*. Ce serait donc à cause de ce tombeau commun aux deux apôtres Pierre et Paul, qu'on aurait désigné le cimetière le plus rapproché, sous le nom de cimetière des catacombes. L'usage dura jusqu'au 6^{me} siècle de n'appliquer qu'à ce seul cimetière, le nom de catacombes ; puis, plus tard et au moyen âge, l'appellation de catacombes s'est étendue à d'autres cimetièrres et maintenant c'est un nom général pour toute nécropole des premiers chrétiens, à Rome, à Naples, à Syracuse, etc..

L'on peut dire que les catacombes romaines ont eu, comme l'église romaine elle-même, S. Pierre pour fondateur. C'est lui qui en inspira l'idée et le nom.

(à suivre)

PETITES MÉDITATIONS

LES SEPT PAROLES



LE SEIGNEUR ayant embrassé la croix, elle se redressa avec son précieux fardeau, et de tout son poids retomba dans la fosse qui lui avait été ouverte à la crête du mont. La secousse fut terrible ; elle distendit rudement les membres du divin Patient.

Il apparut donc entre le ciel et la terre, et, là, demeura. La foule durant le crucifiement avait perdu de vue sa victime ; le travail des bourreaux la lui cachait ; et quand le supplicié s'éleva devant les yeux de ses ennemis, la cruauté infatigable de leurs cœurs avait repris des forces pour huer et blasphémer le Messie : l'excès de ses souffrances n'assouvissait point leur rage folle, mais l'augmentait de toute sa violence.

Jésus, du haut de sa croix, dominait cette mer furieuse où, comme des vagues, houlaient des têtes non plus d'hommes mais de monstres. Vision de l'enfer vaincu, béant à ses pieds qui saignent : des yeux saillaient sous l'effort des gorges enrouées ; des poings se levaient et ne s'abaisaient plus ; des pierres retombaient sans attendre leur but ; les rires, et les menaces et les cris s'étranglaient dans la confusion ; les démons attisaient partout cette aveugle fureur ; et jusqu'à l'horizon distinct, encerclant les siècles et les temps, cette sauvage tempête roulait ses hordes.

I

Jésus aima ces peuples : son Cœur répandit sur eux sa commisération, et Il pria :

— “ Mon Père, pardonnez-leur, dit-il, car ils ignorent ce qu'ils font. ”

Or l'un des larrons crucifiés avec Lui joignait ses blasphèmes aux blasphèmes de la foule, et sa voix à cette voix sans nombre ; et l'autre, l'ayant repris, implora la puissance de Celui qui semblait plus faible que lui-même, puisqu'Il souffrait davantage.

Jésus tourna vers lui sa tête et Il pardonna :

— “ Ce soir, dit-Il, tu seras avec Moi dans mon paradis. ”

Cette compassion solliciteuse abaissa son cœur et son regard sur une autre Compassion qui, muette, veillait à ses pieds. Le crime repentant, aux yeux du crime obstiné, avait reçu son amour. Il donna cet amour à l'amour vigilant comme Il l'avait donné à la haine implacable. Pressée autour de la croix, l'Eglise des élus tremblait devant les flots déchaînés par l'enfer. Il la rendit invincible, confiant le bercail à sa Mère, et sa mère au troupeau.

— “ Femme, dit-il, voici votre fils. Ami, voici votre Mère ”.

II

Ayant tout donné au monde, sa vie, son amour, sa Mère, Il chercha dans son âme un appui, en Celui qui l'avait envoyé à la mort ; mais Il se trouva seul comme au Jardin ; et Il cria :

— “ Mon Père, mon Père, pourquoi m'avez-Vous abandonné ? ”

Seul ! Il avait tant aimé son Père, il avait tant aimé les hommes. Son Père l'abandonnait ; les hommes.... se perdraient-ils malgré sa mort ?.... La soif de leurs âmes le dévora ; et sachant qu'à cette soif, le prophète avait préparé un breuvage amer :

— “ J'ai soif, dit-il. ”

Mais quand Il eût goûté au vinaigre mêlé de fiel qu'on Lui présenta, Il n'en voulut point boire, car son heure était venue. Il avait vérifié jusqu'à la dernière les Ecritures ; Son dernier soupir accomplirait sa tâche de

Rédempteur. Il le signifia au Monde muet de fatigue et béant d'horreur, qui bouillonnait sous ses pieds :

— “ Tout est consommé. ”

III

Puis, maître de la vie jusqu'en son trépas, Il la quitta dans le sein de la mort, ainsi qu'Il l'avait prise dans celui de sa Mère : Il l'offrit à son Père en pleine liberté :

ΠΠΠ, — “ Mon Père, dit-Il, Je remets mon âme entre Vos mains. ”

Et inclinant la tête, Il rendit l'esprit.

fr. V. M. B.,

o. f. m.



MONSEIGNEUR STANG

... *Dies mei breviabuntur* ...

... Sa Grandeur Monseigneur William Stang, — qui vient d'être inopinément ravi à son jeune diocèse, — n'avait rien de l'évêque " grand seigneur ".

Son éducation familiale avait dû être très simple. Quand il lui arrivait de parler de ses parents, " c'étaient, disait-il, de braves gens ". Il ne faisait aucun mystère de son humble origine. Il sortait du peuple, et il n'éprouvait aucun besoin de le faire oublier. Ce prince de l'Église attachait peu de prix aux signes extérieurs de sa dignité. Pour lui, l'essentiel était de remplir, avec haute conscience et une équité absolue, les obligations de sa charge pastorale, qu'il qualifiait de lourde. Il nous rappelait, par bien des côtés, ces évêques missionnaires, dont le souvenir s'éternisera chez nous, — un Lafèche, un Grandin, un Taché.

Si Mgr. Stang était l'homme du monde le moins " distant " que l'on put rencontrer, s'il poussait l'affabilité jusqu'à la bonhomie, et semblait n'avoir de plus grand plaisir que de se rapprocher de vous, et de vous donner, à force de bonne grâce, presque l'illusion qu'il n'était que votre égal, si rien, dans ses paroles ou dans ses manières, ne trahissait un souci de grandeur, — il suffisait de converser un peu intimement avec lui, pour s'apercevoir qu'on avait affaire à un esprit tout à fait distingué, à une intelligence très belle, et d'une culture intensive.

— Le premier évêque de Fall River était, en effet, un " intellectuel ", au meilleur sens du mot. Ce qu'il savait de choses ! Et sur combien de sujets son activité cérébrale ne s'est-elle pas exercée ! Il tenait de sa race le goût de l'érudition sûre, des recherches patientes. Que l'on ouvre l'un ou l'autre des nombreux ouvrages qu'il a écrits, — de théologie,



MGR. STANG 1^{er} Évêque de FALL RIVER.

Décédé en février 1907.

de sociologie ou d'histoire, — l'on est frappé d'abord par l'abondance de la documentation. Cela suppose une somme de lecture énorme. Cet esprit aimait à étayer ses thèses du plus grand nombre possible d'autorités. La note vigoureuse et personnelle y domine pourtant. Son œuvre est sillonnée de vives intuitions, riche de développements qui n'ont rien d'emprunté.

Je ne dirai pas que la manière de cet auteur n'a pas de quoi surprendre parfois, et peut-être dérouter le génie français, si méthodique. C'est une notion courante que l'esprit allemand est naturellement un peu obscur. — J'avoue n'avoir qu'une sympathie très médiocre pour les idées reçues, et je ne serais pas prêt à souscrire à celle-ci sans vérification ni sans réserve. — Combien de fois cependant l'ai-je entendue répéter, à propos des écrits de Mgr. Stang ! Pour ma part, ce n'est pas tant l'obscurité que j'y remarque, qu'une certaine absence de transition d'une idée à une autre, un manque de rigueur logique dans l'ordre et l'enchaînement des preuves.

Si nous nous permettons de signaler ce défaut de sa nature intellectuelle, nous nous empressons d'ajouter que la façon dont il travaillait suffit presque à l'expliquer, l'atténue en tout cas singulièrement. Mgr. Stang a composé tous ses ouvrages au milieu des occupations dévorantes de sa vie sacerdotale et missionnaire. — en prenant sur ses récréations et sur ses nuits. Il savait excellemment, selon le mot de M. Paul Bourget au sujet des Américains, "mettre le cran d'arrêt", sauver les minutes, passer du confessionnal ou de la chaire à sa table de travail, et continuer une phrase commencée la veille, rentrer dans un ordre d'idées tout autre,

Cette assiduité au labeur de pensée est, certes, digne de toute notre admiration. Mais faut-il s'étonner qu'il y ait des sauts et comme des heurts, dans des écrits composés de la sorte ? — Tant de qualités solides les distinguent par ailleurs, et d'abord celle d'être nourris de pensées saines et fortes, semés de vues neuves. Mgr. Stang fut un incontestable éveilleur d'idées, un excitateur intellectuel. Ses ouvrages sont éminemment suggestifs. Et avec quelle perfection, qui le cède à peine à son grand modèle Newman, maniait-il la langue anglaise !

Jamais peut-être ne s'est-il élevé si haut, comme penseur et comme styliste, que dans ce long article, paru dans l'*American Ecclesiastical Review*, en janvier dernier.

Monseigneur y analysait, y commentait plutôt le retentissant ouvrage du Père Henri Denifle, sur Luther. Et il intitulait son travail : “ *Father Denifle's last and lasting work* ”. Etrange coïncidence ! Inconsciemment, et contre toutes les prévisions humaines, ce devait être aussi son dernier écrit à lui, l'effort suprême de sa merveilleuse intelligence : “ *Bishop Stang's last and lasting article* ”. C'est après avoir rendu un hommage d'admiration à l'œuvre dernière et définitive de son très illustre compatriote, le dominicain Denifle, que sa plume devait se briser à jamais.

Quel souffle anime cet écrit ! Il est beau comme pensée, comme ardeur de conviction, il a comme un accent testamentaire, il est si fort pour louer la vérité historique et religieuse, enfin définitivement vengée des erreurs et des calomnies, accumulées contre elle pendant tant de siècles. Et il est superbe comme maîtrise de style. Quelle magnifique expression du verbe intérieur ! L'idée puissante est moulée dans une forme harmonieuse et pure. C'était vraiment le chant du cygne . . .

— Quels que fussent, chez Mgr. Stang, les dons de l'esprit, les rares qualités de l'intelligence, — l'exquise beauté de sa nature morale les éclipsait pourtant.

L'on a critiqué, l'on critiquera encore l'écrivain. L'on pourra contester la valeur théologique ou littéraire de ses ouvrages. Et personne ne peut dire ce qui en restera, ce qui, de tant de volumes, survivra. Tandis qu'il n'y aura jamais qu'une voix pour vanter l'absolue dignité de sa vie, pour louer la noblesse, si éminemment sacerdotale et épiscopale, de son caractère. Je n'ai pas connu d'homme plus vraiment ni plus entièrement prêtre, davantage imprégné de l'esprit de sa vocation divine.

Sa piété était amoureuse et fervente, avait quelque chose de tendre, comme celle de l'enfance. Nous avons de lui plusieurs belles prières au Saint Sacrement, au Sacré Cœur et à la Vierge, où la précision doctrinale s'allie à un accent mystique et chaud. On sent que cela part du cœur, que cela est “ vécu ”.

Cet homme, très intérieur, était aussi un homme d'œuvres. Le zèle de la maison de Dieu le consumait. Le seul récit de son action sacerdotale et missionnaire, dans la ville et le diocèse de Providence, déborderait le cadre de cet article. C'est comme évêque que nous l'avons connu ; c'est de l'évêque que nous voulons parler.

Monseigneur Stang a réalisé l'idéal du Bon Pasteur, tel que tracé dans l'évangile. " Il a donné sa vie pour ses brebis ". Ses brebis ! Il aimait à les connaître toutes, à les appeler par leur nom, il aimait surtout à les aimer. Un de ses plaisirs était de marcher seul par les rues de sa ville épiscopale, et d'adresser un bon mot à ceux qu'il savait être de son troupeau. Quand il passait près d'une école catholique, à la sortie des classes, il lui était si doux de pouvoir parler un peu aux petits enfants ! Tout le monde avait accès auprès de lui. Avec quel empressement se rendait-il aux invitations de présider les fêtes religieuses ou patriotiques !

Il mettait sa conscience au dessus de toutes les considérations de soi-disant " diplomatie ". Ce n'était pas une petite chose que d'organiser et d'administrer un diocèse comme celui-ci, où tant d'éléments complexes se rencontrent et se coudoient. Or, Monseigneur Stang — et ce sera le jugement de l'avenir — y a parfaitement réussi. Il y a réussi, non pas en faisant appel aux finesses d'une politique " toujours courte par quelque endroit ", mais en voulant être uniquement et se montrer " Homme de Dieu ". Les nationalités diverses, qui composaient son troupeau, ont obtenu de lui égale justice, été l'objet du même amour et de la même sollicitude pastorale.

Son épiscopat, très court, — de trois ans à peine, — aura été extrêmement fécond. Il aura été marqué, entr'autres, par l'établissement d'écoles confessionnelles, dans toutes les paroisses principales de son nouveau diocèse. Oh ! c'était là, pour Mgr. Stang, la grande affaire. Ce n'est pas lui qui eût jamais parlé bénignement des écoles publiques. Quelle extrême importance attachait-il à l'éducation chrétienne et catholique ! Ce fut le sujet de son dernier mandement, que l'on peut appeler posthume, puisqu'il n'a été lu, dans nos églises, qu'après sa mort. Il voulait des écoles catholiques partout. A combien de ses prêtres en a-t-il ordonné l'établissement, au prix des plus grands sacrifices ! Il ne pouvait transiger sur ce point essentiel. Il aimait à dire : " Je ne songerai pas à me bâtir de cathédrale ni d'évêché, tant que chaque paroisse de mon diocèse n'aura pas son école ".

Nous avons vu lever toute une moisson d'édifices où les enfants catholiques peuvent venir recevoir une éducation qui leur conserve la foi, trop compromise ailleurs. La main vigoureuse de notre Premier Évêque a donné le branle. Espé-

rons qu'il se transmettra partout, pour le plus grand bien des générations présentes et futures.

Cher et Grand Évêque ! Pour nous, sinon pour lui, sa mort devait trop tôt venir. Nous n'avions pas eu le temps de nous faire à l'idée de sa maladie que l'on nous apprenait sa fin. Il aura du moins régné assez longtemps pour contempler une abondante floraison d'œuvres, que son esprit apostolique avait fait germer de toutes parts. Et Dieu, qui regarde moins au nombre des années qu'aux mérites dont elles sont remplies, jugeait son serviteur prêt pour l'éternelle récompense.

La récompense ! Qui sait si cette âme ardente et généreuse, cette ouvrière infatigable, n'a pas trouvé que le Maître de la Vigne la lui accordait prématurément peut-être ? Qui sait si elle n'eût pas préféré, dans son zèle, peiner plus longtemps au champ du Seigneur, supporter, pour des années encore, le poids du jour et de la chaleur à la garde de son troupeau ?

. . . . Quand, l'autre soir, je pouvais voir, l'un des premiers, les traits immobiles de celui qui fut notre Pasteur et notre Père, j'en admirais le calme, la majesté sereine. Tout disait la résignation à la Volonté divine, qui lui avait demandé, de façon si soudaine, le sacrifice de sa vie. Mais, — était-ce illusion de ma part ? — il me semblait qu'à travers cette résignation, empreinte sur sa figure agrandie, perçait comme un regret d'avoir dû suspendre si tôt le labeur qu'il aimait. . . .

Cher et Grand Évêque, consolez-vous ! Du haut du ciel, où nous croyons que vous réglez, vous pourrez continuer votre œuvre dans nos âmes avec infiniment plus de fruit encore. . . . O Pasteur ! O Père ! Veillez toujours sur votre bercail !

HENRI D'ARLES.

Convent des Dominicains, Fall-River, février, 07.



ORIGINE DE LA MILICE ANGÉLIQUE

OU DU CORDON DE ST-THOMAS D'AQUIN.



THOMAS D'AQUIN, à peine âgé de seize ans, venait de renoncer au brillant avenir qui l'attendait dans le monde pour se consacrer à Dieu sous l'habit des Frères-Prêcheurs. Sa noble et puissante famille, irritée d'une telle résolution, mit tout en œuvre pour l'ébranler. Enfermé dans une étroite prison, l'héroïque jeune homme eût à soutenir, pendant deux ans, les assauts chaque jour renouvelés de la tendresse ou des menaces ; mais comme rien ne pouvait vaincre sa résistance, ses frères eurent recours à un moyen suggéré par l'enfer.

Une courtisane fut introduite dans la chambre du prisonnier. A la vue du danger, le jeune athlète de la chasteté saisit un tison enflammé et met en fuite l'impur suppôt de Satan. Puis, avec ce même tison, instrument de sa victoire, il trace une croix sur le mur, tombe à genoux, et renvoie à Dieu l'honneur du triomphe. A ce moment, un sommeil extatique s'empare de lui, le ciel s'ouvre aux yeux de son âme, des anges en descendent, et le ceignant du cordon mystérieux, ils lui disent : " Nous venons de la part de Dieu te conférer le don de la virginité perpétuelle, dont il te fait maintenant la grâce irrévocable ". Saint Thomas a avoué sur son lit de mort que depuis cette heure il ne connut plus les humiliantes tentations de la chair.

Le couvent des Frères-Prêcheurs de Verceil, en Piémont, était célèbre par le concours de pèlerins qui venaient y vénérer la ceinture de l'angélique Docteur, lorsqu'en 1850 un fils de saint Dominique, le P. Cyprien Uberti, pour satisfaire à l'empressement des fidèles, eut la pensée de leur distribuer de petits cordons semblables à celui de saint Thomas. Bientôt ces cordons se répandirent dans toute l'Italie. Les Frères Prêcheurs ne furent pas les seuls à propager cette belle dévotion : les Clercs-Réguliers et les PP. Jésuites la recommandèrent partout et l'introduisirent dans leurs collèges. Saint Louis de Gonzague la pratiqua dès son enfance et lui dut la conservation de son innocence baptismale.

Un demi-siècle plus tard, le 7 mars 1644, un dominicain flamand, le P. Deurverders, établissait à l'Université de Louvain la première Confrérie de la Milice angélique. Tous les docteurs, licenciés, bacheliers, et élèves de la faculté de théologie, auxquels s'adjoignirent en grand nombre les étudiants des autres facultés, s'engagèrent à porter le Cordon de Saint Thomas et à vouer un culte spécial à la plus aimable des vertus. Cet exemple ne tarda pas à être suivi dans toutes les Universités, tandis que des personnes de tout rang, et même des rois et des reines s'enrôlaient avec bonheur dans la Milice angélique.

A l'heure présente, les Universités catholiques reprennent, en France, ces traditions de la science chrétienne qui firent leur gloire au moyen âge. La jeunesse studieuse ne s'empressera-t-elle pas, de nos jours comme aux siècles de foi, de venir chercher, sous la bannière de l'Ange de l'Ecole, en même temps que la *vérité* son inséparable compagne : la *pureté* ? — “ La sagesse, disent nos saints Livres, ne descend point dans un corps soumis au péché ; ” un cœur pur, des mœurs intègres préparent les voies à la lumière. Le cordon de saint Thomas, en protégeant sous sa chaste étreinte la vertu de l'adolescent, lui assurera d'autres triomphes et d'autres titres de gloire. Les chrétiens de tout âge et de toute condition l'accepteront aussi comme une armure spirituelle et le gage de leur affiliation à l'Ordre de saint Dominique dont il est, après le Rosaire, le patrimoine sacré.

PRIÈRE DE S. THOMAS, APRÈS SA VICTOIRE,

POUR DEMANDER LE DON DE LA PARFAITE CHASTÉTÉ.

“ Jésus, mon bien-aimé ! Tout don parfait, celui de la chasteté plus que tout autre, nous vient, je le sais, de votre souveraine Providence. Sans vous la créature ne peut rien. Défendez donc, par votre grâce, je vous en supplie, la chasteté et la pureté de mon âme, aussi bien que celle de mon corps. Si quelque objet a produit en moi une impression qui ait terni cette chasteté et cette pureté, vous qui êtes le maître suprême de toutes mes puissances, effacez-en de mon âme la souillure, afin que d'un cœur pur je puisse croire dans votre amour, et le dévouement à votre service, m'offrant tous les jours de ma vie comme une chaste victime sur l'autel très pur de votre Divinité. Ainsi soit-il ”.

CHRONIQUE

A QUÉBEC. — Dimanche, le 3 février, on célébrait à Québec, dans l'église des Jésuites, le 250^e anniversaire de la fondation de la Congrégation. C'est S. G. Mgr. l'archevêque qui a chanté la grand'messe, et le T. R. P. Hage, a prononcé le sermon de circonstance. En un langage d'une haute tenue littéraire, il a refait l'histoire de cette pieuse Société, qui remonte jusqu'aux premiers temps de la colonie. Et il a dit en terminant à quelles conditions hommes et jeunes gens devaient combattre de nos jours les grands combats de l'Église et de la Patrie.

Ce discours, qui a paru beaucoup intéresser l'auditoire d'élite qui se pressait dans la magnifique chapelle des Congréganistes, sera publié un peu plus tard dans le compte-rendu de ces fêtes mémorables.

UNIVERSITÉ LAVAL. — Dans la même semaine, le Séminaire de Québec célébrait sa fête patronale : la St-François de Sales. Les professeurs de l'Université Laval et la haute société de Québec s'étaient donné rendez-vous au pied des autels pour y prier le modèle par excellence de tous les séminaristes. Le panégyrique du Saint avait été confié à l'un de nos Pères de Québec, le R. P. Roy. Il s'est attaché surtout à mettre en plus vive lumière le côté doctoral d'une vie si féconde en précieux enseignements.

VERS LA NOUVELLE-ORLÉANS. — Le Vicaire-Provincial, le T. R. P. Hage, O. P. est parti dans le courant du mois dernier pour la Nouvelle-Orléans. L'évêque l'a chargé cette année de la Station Quadragésimale. Comme nos lecteurs le savent, la cathédrale de la Nouvelle-Orléans est fréquentée surtout par une population restée française de cœur

et d'esprit, et depuis nombre d'années la prédication du carême y est toujours confiée à un Frère Prêcheur.

Le T. R. P. Hage sera de retour à Québec vers la mi-avril.

EN DEUIL. — Le monastère des Dominicaines, à Québec, vient d'être plongé dans le deuil. Et c'est l'une des fondatrices de cette humble, mais si florissante communauté qui vient d'être touchée de l'aile de la mort. La Révérende Sœur Marie du Sacré-Cœur — née Marie Coulombe — rendait donc sa belle âme à Dieu, le 3 février dernier.

Une maladie qui ne pardonne jamais — la carie des os, — la tenait clouée sur un lit de douleurs depuis bientôt quinze longues années. Et dans ce rôle si effacé, si obscur de l'expiation et de la souffrance, elle fit preuve d'une patience qui ne se démentit jamais, et d'une douceur quasi angélique. Le bon Dieu, pour récompenser sans doute son humble servante d'avoir si fidèlement porté la croix, a bien voulu lui épargner les suprêmes angoisses de l'agonie : elle s'est éteinte tout doucement, comme une lampe qui manque d'huile. Elle s'est véritablement endormie dans le Seigneur.

Ses funérailles, qui ont eu lieu dans la chapelle du Séminaire, ont été d'une simplicité belle et exquise. Tout le personnel du Grand et du Petit Séminaire était venu payer un dernier tribut d'hommage et de reconnaissance à celle qui depuis si longtemps se dévouait à l'œuvre commune. Deux Frères Prêcheurs assistaient également au service de leur sœur en religion.

Sœur Marie du Sacré-Cœur est décédée dans la 49^{ème} année de son âge, et la 23^{ème} de sa vie religieuse. Et maintenant elle dort là-bas, au cimetière Belmont, à côté de plusieurs de ses compagnes, attendant le grand jour qui manifesterà aux yeux de tous qu'une vie humble et cachée, qu'une vie dont le monde ne s'occupe vraiment pas, est encore le plus sûr moyen pour entrer dans le royaume des Cieux.

BUCKINGHAM. — Dimanche, 20 janvier, sera une date mémorable pour les membres du tiers-ordre Dominicain, de la ville de Buckingham ; car cette date leur rappellera qu'en ce beau jour, fête du St-Nom de Jésus, elles ont fait

profession, dans cette belle confrérie du Tiers-Ordre de la Pénitence. C'est en présence du dévoué Père J. D. Brosseau, Prieur du Couvent d'Ottawa, que les tertiaires ont promis d'être, jusqu'à la mort, fidèles aux engagements pris au pied de l'autel de Jésus-Hostie et de la Vierge du Rosaire.



PRÉDICATIONS

STATIONS QUADRAGÉSIMALES

NOUVELLE-ORLÉANS, Cathédrale	T. R. P. HAGE.
MONTRÉAL, Notre-Dame.....	R. P. LEMARCHAND.
MONTRÉAL, Saint-Jacques.....	R. P. MOREAU.
OTTAWA, St-Jean-Baptiste.....	T. R. P. BÉLIVEAU.
FALL-RIVER, Sainte-Anne.....	T. R. P. DUCHAUSSOY.
LEWISTON, St-Pierre et St-Paul.....	R. P. LAMARCHE.
MANVILLE, R. I., St-Jacques.....	R. P. MARCHILDON.
MONTRÉAL, Sacré-Cœur, retraite aux hommes, du 3 au 10 mars.....	R. P. COUET.
retraite aux jeunes gens, du 10 au 17 mars.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
MONTRÉAL, St-Joseph, jeunes gens, 3 au 10 mars.....	R. P. DOYON.
MONTRÉAL, St-Louis de France, retraite aux jeunes filles, du 3 au 10 mars.....	R. P. DOYON.
retraite aux jeunes gens, du 10 au 17 mars.....	T. R. P. MARION.
retraite aux hommes, du 17 au 24 mars.....	R. P. N....
MONTRÉAL, Ste-Brigitte, retraite aux jeunes filles, du 3 au 10 mars.....	T. R. P. MARION.
retraite aux jeunes gens, du 10 au 17 mars.....	R. P. GERMAIN.
retraite aux hommes, du 17 au 24 mars.....	R. P. SCHMITT.
MONTRÉAL, Ste-Brigitte, retraite aux jeunes filles, du 3 au 10 mars.....	R. P. N....
retraite aux jeunes gens, du 10 au 17 mars.....	R. P. MIVILLE.
retraite aux hommes, du 17 au 24 mars.....	R. P. GRANGER.
VALLEYFIELD, Cathédrale, retraites.....	R. P. GAUVREAU.
ST-LIN, retraite, du 17 au 24 mars.....	R. P. BOISVERT.
FARNHAM, retraite, du 10 au 17 mars.....	R. P. COUET.
ST-PIE DE BAGOT, retraite, du 3 au 10 mars.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
ST-ALPHONSE DE GRANBY, retraite, du 3 au 10 mars.....	R. P. RONDOT.
L'ANGE-GARDIEN DE ROUVILLE, retraite.....	R. P. ROULEAU.
ACTON-VALE, 17 au 24 mars.....	R. P. DION.
ST-GEORGES DE WINDSOR, retraite.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
WHITEHALL, N. Y., retraites, du 17 au 31 mars.....	R. P. RONDOT.
ST-HYACINTHE, Notre-Dame, le 7 mars, panég. de S. Thomas d'Aquin.....	R. P. ROULEAU.
Réunion du Tiers-Ordre, le 14.....	R. P. DION.
Jeudi-Saint, sermon.....	R. P. BOURBONNIÈRE.
Vendredi Saint, sermon.....	R. P. RONDOT.
Pâques, sermon.....	R. P. CHARRON.
QUÉBEC, Notre-Dame de la Garde, Triduum.....	R. P. BOISVERT.
Jacques-Cartier, sermon.....	R. P. BOISVERT.
ST-GILLES, retraite de Tempérance.....	R. P. BÉRARD.
BIENVILLE, neuvaîne, du 17 au 24 mars.....	R. P. BÉRARD.
ST-RAYMOND DE PORTNEUF, neuvaîne.....	T. R. P. COTÉ.
	R. P. COTÉ.
	R. P. ROY.
	R. P. ROY.
	R. P. LANGLAIS.
	T. R. P. COTÉ.